



Atelier Ville paysage

## Interview

Serge Renaudie a appris à dépasser l'objet d'architecture pour concevoir le bâtiment dans un ensemble plus vaste que lui auprès de Jean Renaudie son père (connu notamment pour les « étoiles » d'Ivry et de Givors). En 1986, il crée l'atelier d'architecture urbaine, la nécessité d'intervenir sur les secteurs d'habitat social dense s'impose à lui. À Saint-Dizier (Haute-Marne), il est nommé urbaniste chef de projet de la convention Ville-Habitat, puis il anime l'ensemble des actions du Grand projet de ville, de 1990 à 1999. À partir de 1998, son activité se tourne principalement vers l'urbanisme et le paysage. En 2001, la communauté d'agglomération Plaine Commune lui confie une étude pour la programmation et la faisabilité d'un schéma directeur pour le parc-canal. En 2004, il étudie, pour l'établissement public Plaine de France, le rôle de l'eau comme élément structurant de la trame urbaine. Son attachement à réunir paysage et urbanisme le conduira à réaliser un écoquartier à Auxerre de 2002 à 2010. En 2007, l'atelier change d'appellation et devient : Ville paysage, concrétisant son engagement.

# Les Brichères, un quartier aux sources

**Michel Audouy – Quelle était la commande ?**  
Serge Renaudie – Le maire d'Auxerre m'a dit : « Faites la ville à la campagne ». Derrière cette demande, il y avait une volonté de faire mieux, différemment, de proposer un quartier où la nature serait très présente.

**M. A. – Quels sont les grands principes du projet ? Comment appréhendez-vous le site ?**

S. R. – Je pensais qu'il était essentiel de préserver le terrain. Je suis parti de là avant de définir les zones où l'on pourrait bâtir. Il fallait examiner la morphologie du site, ses arbres et ses plantes, le tracé des chemins, les jardins déjà là, l'eau. Nous avons la volonté de garder des sentiers, de terrasser le moins possible. La situation des bâtiments s'est effectuée selon ces critères. Ces principes ont permis d'asseoir le nouveau quartier autour d'un « vide » composé d'espaces naturels et de jardins. L'eau a beaucoup guidé le projet : récupérer, restituer le fond du talweg, mettre en scène... Un document ancien nous informa qu'une source, présente sur le site, avait alimenté Auxerre en eau potable depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, et que les canalisations avaient été détruites dans les années 1970. L'eau était omniprésente. J'imaginai qu'un ruisseau coulait à l'origine dans le creux du talweg. Il y avait aussi deux chênaies, les restes d'une ancienne forêt, des éléments importants du paysage.

**M. A. – La conception d'un nouveau quartier, c'est le travail d'une équipe. Comment se met-elle en place ? Quelle a été votre mission ?**

S. R. – Nous avons eu le soutien du maire et du directeur de l'urbanisme. La première équipe, c'est la mienne, enrichie par l'hydrologue Christian Piel et un bureau d'études techniques. Des missions successives ont abouti à un schéma de référence. Quatre concours d'architectes ont été organisés par l'OPHLM sur la base de nos préconisations : un habitat individuel superposé, des typologies intermédiaires entre le collectif et l'individuel. Parmi les règles, chaque maison ou immeuble doit récupérer les eaux pluviales sur sa parcelle.

**M. A. – La mise en œuvre d'un écoquartier nécessite-t-elle une approche spécifique du chantier ?**

S. R. – Nous avons tout calculé et dessiné, c'est la garantie du bon déroulement du chantier, mais les circonstances ont modifié le projet. Il a fallu s'adapter. La gestion des eaux de pluie a nécessité des études précises sur leur parcours, la renaissance d'un ruisseau, et la réalisation d'un étang, selon des approches fines. Les meilleures études techniques sont celles qui permettent de réaliser des travaux avec des matériaux et des mises en œuvre simples. L'eau surgit quelquefois là où on ne l'attend pas. Le passage des engins de chantier et les terrassements ont provoqué des déplacements dans l'écoulement des eaux de sous-sol. En déviant provisoirement les écoulements pour préparer les sols, les entreprises ont provoqué une nouvelle zone humide. Lors d'une visite, nous avons découvert des poules d'eau et des canards ; les engins ne les gênaient pas, ils s'étaient déjà approprié les lieux. Nous avons modifié nos plans pour la conserver.

**M. A. – Comment abordez-vous la question du temps, du devenir des différents milieux créés ?**

S. R. – Le projet a intégré la notion d'évolution dès le début du chantier, notamment en associant les services des parcs et jardins. Nous avons restauré, ou créé des écosystèmes différents, en utilisant l'eau, en s'appuyant sur la diversité de la végétation. Cela rend l'approche très différente de celles pratiquées dans les espaces verts traditionnels. Les jardiniers sont des gens compétents, mais formés à l'horticulture. Comme disait l'un d'entre eux : « vous nous demandez d'entretenir ce que nous avons appris à éradiquer pendant 30 ans ». Il faut donc réussir à entraîner les jardiniers dans un travail d'enrichissement de leurs connaissances et de leur savoir-faire. [...] Comment demander à un jardinier qui trône sur son énorme tondeuse d'en descendre pour faucher à la faux ? L'entretien du végétal est réalisé sur la base d'une gestion différenciée stricte, en fonction des types d'usage et des fréquentations.



Serge Renaudie /  
Atelier Ville paysage



Serge Renaudie/Atelier Ville paysage

Photomontages d'une vue sur le vallon.

Le rôle des jardiniers est transformé, élargi à la gestion des plantations spontanées. Leur présence sur l'ensemble du site les met en situation d'intervenir auprès des habitants pour leur apporter conseils dans la gestion de leurs propres jardins, souvent dans les interfaces avec les espaces publics.

Ce qui est frustrant, c'est que nous n'avons pas de mission pour poursuivre. Mais je garde un œil sur les lieux.

Les phasages de travaux nécessitent parfois plus de temps que celui des échéances financières. Les engagements auprès de l'Anru comportent des dates de déroulement des travaux qu'il est difficile de faire bouger. La continuité dans l'étude nécessite parfois, et même souvent, de passer de nouveaux contrats de maîtrise d'œuvre sur des sujets que l'étude en cours a fait apparaître. Les marchés publics l'interdisent [...]. Que de temps perdu mais aussi que de complications. Il est impossible de déterminer exactement toutes les études qu'une maîtrise d'œuvre devra réaliser sur dix ans. On retrouve les mêmes difficultés avec les marchés passés avec les entreprises...

**M. A. – Peut-on concevoir un écoquartier sans avoir recours à un vocabulaire vert, forcément « naturel » ?**

S. R. – Je préfère le terme de quartier ; écoquartier c'est l'affichage d'une intention écologique, qu'on ne peut réduire au vert... Il y a le site avec ses particularités – l'eau, les jardins familiaux, certaines pratiques – puis une intervention qui crée les conditions de l'installation et de la préservation d'un milieu naturel. La question du vert va avec cet ensemble. C'est un projet du vivre ensemble qui instaure des relations aux lieux et aux milieux, à travers les espaces publics, les parcours quotidien, le voisinage.

L'idée d'une intégration de la nature dans la ville n'est pas forcément la même pour tout le monde et, au milieu de l'enthousiasme, apparaissent parfois certaines réticences. Certains souhaitent des prairies de plantes sauvages, d'autres rêvent d'un jardin parfait tiré au cordeau, d'autres rejettent les insectes ou les rongeurs [...]. Quand la biodiversité est urbaine, les usages et les pratiques interfèrent fortement

sur les végétaux et la faune qui leur est associée. Le mélange nature-ville est complexe et doit être utilisé avec subtilité, loin des déclarations puristes et sectaires.

**M. A. – Quel bilan faites-vous de cette expérience ? Y a-t-il une approche spécifique au paysage ?**

S. R. – On nous demande de travailler dans la dentelle avec des budgets de grosse maille. Un tel projet impose aux entreprises de respecter les arbres, les sols... alors qu'elles travaillent principalement sur les grandes infrastructures avec un mode d'évaluation des coûts des travaux qui repose sur la réduction de la masse salariale, ce qui nécessite que le chantier concentre et réalise le plus vite possible les travaux en utilisant les engins les plus lourds pour être le plus efficace. Or nous cherchons à utiliser le moins possible des engins de chantier, à être le plus doux possible pour l'existant et à entretenir le geste du cantonnier qui travaille avec ce qu'il a sous la main : des cailloux, de l'eau, du bois... et du temps [...] Nous cherchons à lier les interventions de manière à combiner le terrassement, la mise en forme, l'aménagement puis les plantations et cela en avançant progressivement.

La nature en ville est un projet à inventer. Je fais cela pour que les gens puissent vivre ensemble, grâce à l'installation d'un milieu, d'un patrimoine naturel et paysager pour le long terme. Le paysage dépasse les échéances, tout commence à vivre dès la fin du chantier – contrairement à l'architecture. Pour les Brichères, on va plus loin que répondre à des besoins énergétiques, écologiques... Faire avec le paysage, c'est introduire l'aléatoire, initier des temporalités différentes ; c'est plus intéressant que l'architecture à cause de ça. Par exemple, nous avons créé des lieux différents, les gens redécouvrent (inconsciemment) le contact à la nature, à l'histoire, ils le ressentent sans le formuler, il n'y a pas ou peu d'équipements, la diversité crée les usages.

Entretien réalisé par Michel Audouy  
(Fédération française du paysage)

*« Comment demander à un jardinier qui trône sur son énorme tondeuse d'en descendre pour faucher à la faux ? »*